

## Étude d'Hagiographie Arienne :

### Parthénius de Lampsaque

*par*

*P. Batiffol.*

---

Un demi-siècle durant, des dernières années du règne de l'empereur Constantin (mort en 337) à l'avènement de l'empereur Théodose (379), les Eglises de l'Orient grec ont été aux mains des partis Ariens.

Ce demi-siècle ne laisse pas d'avoir été une époque féconde en œuvres et en exemples. Le règne de l'empereur Constance notamment voit se multiplier les fondations de nouvelles Eglises avec une étonnante et parfois excessive rapidité, et de toute part cesser comme de lui-même le culte païen et disparaître les dieux. Le règne de l'empereur Julien voit une courte mais violente réaction du vieil esprit romain, et le martyrologe se rouvrir. Cette extension soudaine du domaine de l'Eglise en Orient est l'œuvre de prélats attachés, à titre divers, à l'Arianisme de même que les plus nombreuses des victimes de la persécution du temps de Julien appartiennent, à titre divers aussi, à l'Arianisme. Et c'est là pour l'Arianisme une occasion de recruter des thaumaturges et des martyrs : c'est la source d'une littérature hagiographique arienne.

\* \* \*

Cette littérature hagiographique n'était pas de nature, on le pense bien, à survivre au triomphe de l'orthodoxie nicéenne restaurée par le concile de Constantinople (381) et par Théodose. Aussi ne faut-il pas espérer en retrouver autre chose que des traces, parfois bien fugitives ou bien altérées.

C'est ainsi que M. l'abbé Duchesne a pu, dans son beau mémoire sur les sources du *Martyrologe hiéronymien* (1885), établir qu'une des sources principales du dit martyrologe était un martyrologe oriental vraisemblablement « rédigé dans l'Asie-Mineure occidentale, du côté de Nicomédie même, c'est-à-dire au milieu des forteresses de l'Arianisme, dans le pays où il a occupé les situations ecclésiastiques officielles jusqu'au temps de Théodose et du second concile œcuménique » ; — que ce martyrologe oriental, dans sa rédaction primitive, ne paraît avoir admis « aucun des évêques orthodoxes du quatrième siècle, mais seulement Eusèbe de Césarée, prélat fort connu pour ses tendances ariennes » ; — et que, par contre, il enregistre à la date du 6 juillet, comme célébrée à Alexandrie la fête d'un prêtre Arius, qui a toutes les probabilités pour n'être autre que l'initiateur même de l'Arianisme.

On peut trouver ailleurs la trace de textes hagiographiques de provenance analogue.

Un savant théologien anglais, M. Gwatkin, a relevé, dans la compilation chronographique du VII<sup>e</sup> siècle connue sous le nom de *Chronique paschale*, d'importants fragments d'un chroniqueur du temps de l'empereur Valens, et il a montré que ce chroniqueur appartenait à cette nuance tardive de l'Arianisme dont Acacius de Césarée a été le « standard master », le parti homéen. Et l'Anonyme de Gwatkin, fervent partisan de l'Arianisme mitigé d'Acacius, distribue l'adjectif « saint » et « bienheureux » à tous les honnêtes gens de son parti. L'évêque

d'Antioche Léonce (344-357), — un Arien de la veille, prélat charitable et inconsistant qui, lorsque l'assemblée des fidèles chantait *Gloria Patri*, bredouillait *et Filio et Spiritui sancto*, et ne prononçait distinctement que *Amen*, pour ne chagriner aucune de ses ouailles, — Léonce est l'objet d'un panégyrique en règle; c'est un « bienheureux » (*makários*), un homme « en tout fidèle et zélé pour la vraie foi »; un prélat surtout préoccupé du soin des pauvres et des hospices. Et il n'y a pas jusqu'aux acolythes de ce saint évêque qui ne fassent des miracles, témoin cet Eugène, dont notre auteur rapporte qu'étant recteur d'un des hospices d'Antioche, pour amener un juif à se convertir il n'hésita pas à manger un serpent, et qu'il n'en éprouva aucun malaise, selon la parole évangélique : « *Serpentes tollent et si mortiferum quid biberint non eis nocēbit* ».

L'évêque d'Alexandrie est pour notre Anonyme un prélat non moins saint : il sera à Alexandrie la première victime de la persécution de Julien, les païens se saisiront de lui, le tueront, promèneront son cadavre attaché sur un chameau, et finalement le brûleront en mêlant ses cendres à celles des animaux pour les jeter ensemble au vent. Or prenez garde que cet évêque d'Alexandrie n'est point saint Athanase, mais bien l'évêque intrus, l'Arien Georges de Cappadoce, usurpateur du siège d'Athanase en exil.

Cette même persécution voit, à Scythopolis, violer le tombeau de l'évêque « saint Patrophile », et disperser ses ossements. Ce « saint » évêque est un des plus enragés patrons d'Arius et l'irréconciliable ennemi d'Athanase.

A Epiphane de Syrie, poursuit notre Anonyme, les païens envahissent l'église au son des flûtes et des tambourins, et ils y installent une idole. Le « bienheureux Eustathe », homme « doux et religieux », entendant le son des flûtes, demanda ce qui se passait. Et apprenant que c'était son église qu'on profanait, il conjura Dieu de ne l'obliger point à voir de ses yeux pareille abomination. Et sur le coup il rendit l'âme. Cet

« homme doux et religieux » est un semi-arien impénitent, un des prélats de la majorité du concile de Séleucie !

A ces sources ariennes du *Martyrologe hiéronymien* et de la *Chronique paschale*, on peut joindre telle et telle vie, — récits hagiographiques indépendants comparables à telle vie de saint catholique, la vie de saint Antoine ou celle de saint Porphyre par exemple. — Georges de Laodicée de Syrie, un des prélats qui, à Tyr en 335, déposèrent saint Athanase, un ami de Patrophile, le fougueux évêque arien de Scythopolis, avait composé une vie de cet Eusèbe d'Emèse, que saint Jérôme qualifie de « porte-drapeau de l'Arianisme » (*signifer arianae partis*). Et Acacius de Césarée, l'érudit et brillant et souple évêque de Césarée, avait composé une vie de son maître et prédécesseur, le grand historien Eusèbe, vie que les opinions arianisantes du héros et de l'auteur permettent de considérer comme une œuvre sûrement arienne (homéenne). Malheureusement les deux œuvres, tant celle de Georges de Laodicée que celle d'Acacius; ne nous sont point parvenues, et nous ne les connaissons que par ce que nous en rapporte l'honnête historien Socrate, qui les a utilisées au commencement du cinquième siècle.

Ce sont de pareils documents qui ont fourni à Philostorge, une autre historien ecclésiastique du commencement du cinquième siècle, mais celui-ci arien intransigeant et sectaire, une bonne part de ses renseignements sur les Ariens *ultra*, sur Aétius, sur Eunomius, et sur les autres principaux personnages de ce parti, non plus le tiers-parti d'Acacius et des théologiens du juste milieu, mais le parti socinien et schismatique issu de l'Arianisme primitif.

Que l'on groupe les données de la biographie d'Aétius, disséminées par Philostorge en divers chapitres de son *Histoire*: le récit de sa studieuse et indigente jeunesse, de son pénible avancement dans l'enseignement ecclésiastique, de son éloignement pour les dignités cléricales, de ses relations avec le

César Gallus et avec le César Julien, des persécutions dont les Acaciens l'accablent, de son exil sous l'empereur Constance, de son retour sous Julien devenu empereur, de sa mort tranquille et glorieuse entre les bras de ses disciples : on aura toute la suite de la vie de cet hérétique agitateur et intrigant, changé par son panégyriste en un docte et doux persécuté, en un thaumaturge, presque en un martyr.

On ne peut restituer que par conjecture cette biographie d'Aétius : pour celle d'Eunomius, l'autre leader du parti arien radical, on sait qu'elle a existé, Philostorge se vante de l'avoir écrite, et il est vraisemblable qu'elle a pour une large part passé dans son *Histoire*. Philostorge avait été l'ami personnel d'Eunomius : il écrivit, sous forme de panégyrique ou d'apologie, le récit de sa venue à Antioche, puis à Alexandrie comme simple auditeur d'Aétius, puis de son enseignement et de ses controverses qui donnèrent tant d'éclat à la doctrine du parti et qui émurent si fort l'orthodoxie de saint Basile, de saint Grégoire et de Théodore de Mopsueste ; puis de son élévation au siège si important de Cyzique ; de ses démêlés avec son primat de Constantinople ; enfin de ses expulsions, de ses exils, de sa mort, et même de cette persécution posthume par laquelle on refusa à ses cendres de reposer auprès de celles d'Aétius son maître, de peur, semble-t-il dire, qu'elles ne fissent des miracles, comme Eunomius en avait fait de son vivant.

Plus curieux encore sont les actes, perdus aussi, de cet autre disciple d'Aétius, Théophile l'Indien, qui avec l'histoire d'Ulfilas et de la conversion des Goths, constitueraient un des plus remarquables épisodes de l'histoire des missions étrangères dans l'antiquité chrétienne, si l'on pouvait prendre à la lettre ce que le pamphlet arien de Philostorge nous en raconte. C'est l'histoire d'un « indien », Théophile, envoyé comme otage à la cour de Constantin, élevé dans le palais de l'empereur, promu au diaconat par Eusèbe de Nicomédie, plus

tard, sous Constance, sacré évêque et envoyé en ambassade chez les Himyarites, « qui sont les anciens sujets de la reine de Saba ». Il part avec un équipage magnifique et des présents plus magnifiques encore (deux cents chevaux de Cappadoce), à étonner et gagner le prince barbare. Il conquiert en effet ses bonnes grâces. Il fait plus encore : il convertit les Juifs du pays par ses raisons et par ses miracles. Le prince et maint de ses sujets se convertissent à la foi de Théophile. Des églises s'élèvent à Safar, à Aden et jusque sur les bords du golfe Persique. Théophile revient alors de son ambassade. Il revient en diplomate qui a réussi, en apôtre triomphateur, surtout en voyageur qui a beaucoup vu. C'est pour son biographe une occasion de décrire le Tigre, l'Euphrate et même le Paradis, et bien d'autres choses lointaines, et les animaux fantastiques envoyés à Constance par le roi des Himyarites... Théophile s'installe à Antioche où il devient « l'objet de la vénération générale ». On nous le montre influent à la cour, s'interposant pour sauver le César Gallus, appelé pour guérir l'impératrice qui se meurt d'une cruelle maladie et qu'il guérit ; puis, car Constance eut de ces rigueurs pour les gens du parti d'Aétius, exilé par le prince ingrat : enfin, sous Julien, retournant à Antioche où il accepte les fonctions d'évêque schismatique arien de Céléstyrie, et où le souvenir de ses missions joint à l'éclat de ses miracles font de lui le plus imposant personnage de la secte, après Eunomius et Aétius. Philostorge le met avec Eunomius au rang des plus grands thaumaturges.

Je dois à la vérité d'ajouter que les écrivains catholiques ignorent tant de brillants côtés du rôle de Théophile ; ils nous le présentent comme un tenant obscur du parti « vieux-catholique » d'Eunomius ; et prennent occasion de son origine indienne pour le traiter dédaigneusement de nègre.

La conclusion que je veux tirer de ces prémisses est qu'il a existé, tant chez les Ariens mitigés que chez les Ariens *ultra*,

des gens que l'on a tenus pour saints et une littérature hagiographique, et que les catholiques d'une façon générale n'ont point souscrit à ces canonisations ni conservé ces panégyriques. C'est cependant un panégyrique de ce genre et de telle origine que je crois retrouver dans la vie de saint Parthénius évêque de Lampsaque.

\* \* \*

Nous possédons le texte original intégral de la vie de Parthénius, il a été publié par l'abbé Migne pour la première fois, les Bollandistes n'ayant eu à leur disposition qu'une version latine du XVI<sup>e</sup> siècle de l'original grec. Tillemont a consacré à Parthénius une notice courte mais pénétrante. Je ne sache pas que personne depuis Tillemont ait abordé de nouveau le sujet. Et pourtant, pour qui cherche dans les documents historiques la vision nette du jeu vivant des institutions, il y a peu de pièces hagiographiques aussi abondantes en détails précis, topiques, pittoresques.

On va le voir, j'espère, à la brève analyse que j'ai à en faire.

Parthénius était né à Milétopolis, une petite ville des bords du lac d'Apollonia, dans la province d'Hellespont. Son père était diacre de l'Eglise de Milétopolis, un humble diacre de campagne, qui ne savait pas lire, mais qui possédait par cœur la Sainte Ecriture. Parthénius lui-même avait été reçu de bonne heure dans la cléricature : il était exorciste, en même temps que, pour vivre, il faisait le métier de pêcheur sur le lac tout proche d'Apollonia.

A dix huit ans, l'évêque de Milétopolis, content du bon témoignage que la communauté rendait à la vertu du jeune clerc, l'ordonna prêtre et lui confia la charge de visiteur ou *périodeutés* de l'Eglise de Milétopolis. Dans ces dures et modestes fonctions la vertu de Parthénius ne tarda pas à être

féconde en prodiges. Il rencontrait un jour un jeune homme auquel un taureau avait crevé un œil, et qui s'en allait, son œil à la main, en poussant des cris lamentables. Parthénus remettait l'œil en place, et trois jours après l'homme était guéri. Une autre fois, un chien énorme, enragé, rompant sa chaîne, courait sus au saint prêtre, qui passait allant visiter un malade, le renversait et s'apprêtait à le mettre en pièces. Parthénus soufflait sur la bête avec un signe de croix, et la bête tombait raide morte. Une si singulière vertu devait être mise sur le chandelier. Le « tres saint Ascholius », évêque de Cyzique et métropolitain de la province, manda Parthénus, l'ordonna évêque et lui assigna Lampsaque pour siège.

Lampsaque, — c'est aujourd'hui Lamsaki, un petit bourg perdu au milieu des olivettes et des vignes, — Lampsaque était alors un des plus jolis ports des Dardanelles. C'était une ville de pêcheurs et aussi de vigneron : les vignobles de Lampsaque étaient renommés dès le temps de Thémistocle ! C'était une ville célèbre aussi pour un lion couché de Lysippe qu'elle possédait, et plus encore pour le culte de Priape, qui tirait de Lampsaque son origine, qui y était en grand honneur et qui ne devait pas peu contribuer à ce que le paganisme y fut plus vivace et plus abject. Il est à croire que les Eglises de la province avaient désespéré de la conversion d'une pareille ville, car Parthénus, arrivant à Lampsaque, n'y trouva ni oratoire, ni fidèles, mais l'idolâtrie toute maîtresse, et quelle idolâtrie !

Parthénus pria ; il guérit des malades ; il prêcha la vérité de la foi et la vanité des idoles ; il conquit des fidèles. Il fit tant, que, voyant ses néophytes confirmés dans la foi et pleins d'horreur pour les idoles, il résolut de faire abolir le culte païen et de bâtir une église à Jésus-Christ. Pensant donc que, du moment où l'empereur était chrétien et pieux, il est de son devoir de supprimer les temples des faux dieux, Parthénus partit pour Constantinople. L'empereur, qui « ai-



mait le Christ », — le texte dit *Constantin*, je crois que c'est *Constance* qu'il faut lire, — accueillit la requête du saint, il donna l'ordre écrit de supprimer le culte païen, et ayant fait délivrer à Parthénus une somme d'or pour bâtir une église au vrai Dieu, il l'embrassa et le congédia en paix.

Parthénus se mit aussitôt à l'œuvre : on abattit les temples, on dressa le plan d'une église magnifique, et l'évêque lui-même surveillait la construction... Il arriva que, l'église étant achevée, Parthénus se mit en quête d'un autel pour y offrir au Seigneur « le sacrifice spirituel et non sanglant », et qu'ayant trouvé, dans un lieu consacré auparavant au culte des idoles, une pierre d'une grande valeur, il ordonna à ses ouvriers de la mettre en état et de la transporter à l'église. Mais voici qu'en chemin le démon intervint : il effraya l'attelage de bœufs qui trainait le charriot, le conducteur fut renversé, et le charriot, passant de tout son poids sur le corps du malheureux, lui écrasa la poitrine et le tua net... Il suffit d'une prière de Parthénus pour le rappeler si parfaitement à la vie qu'il reprit immédiatement la tête de l'attelage, et conduisit lui-même la pierre à l'église.

Parthénus a reçu la grâce des guérisons. Chaque jour, quand il va à travers Lampsaque d'*euktérion* en *euktérion*, pour dire les prières de rigueur, ou amène sur son chemin les malades, pour qu'il les voie et les guérisse. Un jour, par exemple, qu'il arrive au *martyrium* de Saint-Achillas, on a posé sur le seuil un pauvre homme entièrement desséché. Parthénus se fait apporter de l'huile, s'agenouille, prie un instant, puis, ayant oint le malade avec cette huile, il lui ordonne de se lever. Le malade est en effet guéri. — On vient des environs de Lampsaque et de plus loin encore, pour être guéri par l'homme de Dieu. Voici amenée de l'île d'Oa un infirme couvert d'ulcères des pieds à la tête, « comme un lépreux ». Parthénus l'oint d'huile, prie sur lui, et trois jours plustard la guérison est complète. Voici venir d'Héraclée Aga-

pius, un *magistrianus*, qui amène sa femme, laquelle s'est empoisonnée et a les entrailles en feu : Parthénus prie, puis il lui fait avaler de l'huile, « l'huile des saints » et trois jours après la malade est guérie. Mamalius vient de Smyrne pour sa fille Agalmation. La diaconesse Théophila vient d'Arsimon, en Chersonnèse. Synodius vient d'Abydos. Le fils du prêtre Nicon vient d'Orni, en Thrace . . . — Les clients de Parthénus paraissent être de préférence des possédés. Ce sont des jeunes filles, comme Daphné, fille de Dionysios, *praepositus* du train impérial. Ce sont quelque fois de vieilles femmes : ainsi Calliopé et Cyriacé, deux mendiante. Dans la plupart des cas, ces malheureuses sont victimes du « démon impur ». Mais il se rencontre d'autres variétés de possession. Alexandria, une femme des environs d'Abydos, est en proie à « l'esprit de dragon ». Zoïla, une jeune fille amenée du pays des Perses, est possédée d'un « démon vaticinant ». Quels qu'ils soient, ces démons sont chassés par un simple exorcisme de Parthénus. La guérison est immédiate, et elle est de plus gratuite. Notre hagiographe n'a garde d'omettre ce dernier détail : « L'art de la médecine, dit-il, était du temps de Parthénus bien malade, parceque toutes les maladies il les guérissait au nom de Notre Seigneur Jésus Christ sans rien faire payer. »

Il y avait à Lampsaque un atelier pour la teinture en pourpre : c'était un atelier impérial où l'on travaillait seulement pour la cour. Or, un jour, un « esprit impur » s'installa dans la teinturerie et y mit tout en désarroi : la teinte de la pourpre n'était plus la même, les ouvriers ne pouvaient plus travailler . . . C'était la ruine, sans parler du ressentiment de l'empereur . . . On appela Parthénus, et celui-ci n'eut qu'une parole à prononcer pour chasser « l'esprit impur ». Puis, sous ses yeux, on trempa la laine dans les cuves : la pourpre avait repris sa teinte, et n'en changea plus à l'avenir.

La pêche était une autre industrie des gens de Lampsaque. Or, dans la saison de la pêche du thon, les pêcheurs furent

victimes d'un prestige du diable. Ils voyaient, en effet, le poisson se presser autour des barques et comme à portée de la main : puis les filets jetés, on n'amenait rien . . . Il n'y eut pas que ceux de Lampsaque à qui la chose arrivât, mais bien tous les pêcheurs de la côte, jusqu'à Abydos. On se réunit, et, en corps, on vint trouver Parthénus, lequel, ayant prié et jeûné, s'en alla de port en port jusqu'à Abydos, bénissant la mer . . . Le démon ne recommença pas.

Tous les pêcheurs de la Propontida devinrent les obligés de Parthénus, et travaillèrent eux aussi à répandre sa renommée. Ils la portèrent à Héraclée surtout qui, était sur la côte d'Europe et la plus grande ville du rivage thrace, une métropole. Un jour donc Parthénus fut mandé par l'archevêque d'Héraclée, métropolitain de la province de Thrace, lequel était à toute extrémité. Quelle était la vraie cause de sa maladie ? Parthénus l'apprit d'une révélation de Dieu, et que l'archevêque était puni pour son avarice : il avait pris pour lui le bien des pauvres. C'était un péché qui exigeait une réparation immédiate : Parthénus eut l'autorité de l'exiger. Les pauvres d'Héraclée furent convoqués au *martyrium* de Sainte-clicérie, l'archevêque pénitent s'y fit transporter sur une litière, et de sa main défaillante distribua aux pauvres l'or qu'il avait injustement retenu . . . Trois jours plus tard il était guéri. — D'autres miracles signalèrent le voyage de Parthénus. L'archidiacre d'Héraclée, qui s'appelait Hypatianus, ayant prié le saint de bénir les champs, où la sécheresse menaçait de faire périr les semailles, une prière de Parthénus suffit à faire tomber la pluie que le ciel implacable avait refusée jusque-là. Semblable prière suffit à rendre féconde une terre demeurée stérile jusqu'à ce jour : cette terre appartenait à l'église d'Héraclée. — Parthénus quitta Héraclée, mais en prenant congé de l'archevêque et de son archidiacre, il prédit au premier sa fin prochaine, et au second qu'il monterait sur le siège d'Héraclée en sa place. Ce qui arriva en

effet comme il l' avait annoncé. Et le biographe d'ajouter : « Hypatianus, devenu archevêque, ne cessa tout le reste de sa vie de raconter les prodiges que Parthénius avait accomplis sous ses yeux ».

Parthénius revint à Lampsaque et c'est là qu'il mourut. La nouvelle de sa mort se répandit sur toute les Propontide avec la rapidité de la nouvelle d'un malheur public. De tous côtés on accourut pour les funérailles. Hypatianus y vint d'Héraclée. On y vit aussi l'évêque de Cyrrique, et celui de Milétopolis, et celui de Parium qui s'appelait Eustathe, et tous ceux des villes du voisinage. Et au chant des psaumes et des hymnes, ou enterra le corps de Parthénius proche de l'église, dans un *euklérion* qu'il avait lui-même bâti.

\* \* \*

Toute la vie de Parthénius est dans ces quelques pages, écrites par un hagiographe obscur qui se donne le nom de Crispinus, peut être un clerc d'Héraclée. J'attribue au troisième quart environ du quatrième siècle la rédaction de cette biographie.

Je me hâte d'ajouter que sur aucun point elle ne trahit une doctrine théologique quelconque se rapprochant de l'Arianisme. Aussi bien la théologie, subordinatienne ou non, est chose subtile et qui par nature tient peu de place dans la croyance et dans la prédication populaire : les païens de Lampsaque se convertirent évidemment plus aux miracles de Parthenius qu'à ses idées générales sur la substance et les hypostases, si tant est qu'il en ait eu !

On a dit, avec grande raison, que l'Arianisme, sans racines dans la tradition théologique, contraire à la prédication chrétienne traditionnelle, peu accessible à l'intelligence du populaire chrétien, n'avait vraiment séduit qu'un petit nombre d'esprits inquiets engoués de philosophie, et n'avait été pour un plus grand nombre qu'une intrigue théologique, je dirais

même qu'une intrigue épiscopale, loin d'être un mouvement religieux. C'est ce qui explique que, dans l'empire romain, il ait disparu d'un coup et sans laisser de traces, à dater du jour où Théodose eut « dégagé le pouvoir politique de toute complicité avec lui. » C'est ce qui explique qu'au plus fort de la tempête soulevée par l'Arianisme, on ne trouve aucune marque d'agitation dans les couches profondes de la société chrétienne, dans la paroisse de Parthénus par exemple.

Et même, à ne le prendre que pour une intrigue théologique, l'Arianisme était loin de passionner également toute la hiérarchie épiscopale d'Orient. Il y a loin entre le génie si actif, si dévorant, si remuant d'Acacius, et l'humble capacité de Parthénus : entre le prélat influent à la cour et puissant dans les conciles, et le curé de campagne seulement occupé de visiter ses malades et de bâtir son église. Si Parthénus a pris part à quelque concile, il y aura souscrit à toutes les formules arianisantes qui furent souscrites à pareille époque par l'unanimité des prélats orientaux, indifférent à tant de nuances, et, comme tant d'autres, uniquement pressé de revoir la clocher de son village.

Il y a plus, et Tillemont l'a remarqué avant moi : « Dieu ne conduisant pas tous les saints par une même voie et ne les éclairant pas tous de la même manière, il peut y avoir des évêques qu'il sauve comme des particuliers. Et cet ordre de la providence semble se pouvoir principalement rencontrer dans ceux qui ont beaucoup de simplicité et peu de science, ce qu'il semble qu'ait été S. Parthéne, qui n'avait pas étudié les lettres humaines ».

Observation judicieuse et qui se fortifie à être généralisée. La province ecclésiastique d'Hellespont n'avait qu'un siège de considérable, Cysique. Les autres sièges, ceux dont nous constatons l'existence vers le second tiers du quatrième siècle, Ilion, Troas, Milétopolis, Hadriana, Parium, n'étaient guère ni plus anciens ni plus relevés que celui de Lampsaque. Et

si nous en jugeons par le portrait que nous a laissé l'empereur Julien de l'évêque d'Ilion, — de ce papas qui dans les armoires de sa sacristie gardait pour des jours meilleurs les statues des dieux, — les évêques de ces paroisses perdues passeraient en grossièreté et en ignorance la mesure canonique ! Saint Hilaire, dans son traité *Des synodes* écrit en 358, corrobore le témoignage attristant de Julien : « Les dix provinces d'Asie, au vrai, ne connaissent pas la religion ! » (*Ex maiore parte, Asiæ decem provincie inter quas consisto vere Deum nesciunt*). Saint Hilaire ne fait d'exception que pour l'évêque de Cysique (*absque Elenio episcopo*). Et dans la pensée de saint Hilaire, il s'agit non du peuple mais des évêques ; et par religion il faut entendre non point la foi de Nicée et la doctrine du *consubstantiel*, mais bien le simple rudiment du Christianisme : « *Vere Deum nesciunt !* » Et il ajoute : « Ce ne sont point là des oui-dire : j'ai constaté de mes yeux cette ignorance, cette ignorance non point des laïques mais des évêques » (*Non peregrina loquor, neque ignorata scribo : audivi ac vidi vitia presentium ; non laïcorum sed episcoporum*). Par *vitia* entendant insuffisance et simplicité. Saint Hilaire entend expliquer par là le scandale donné par l'Orient à l'Occident de provinces entières souscrivant à toutes les variations arianisantes, variations dont l'ignorance des pauvres gens de la majorité était bien innocente !

Parthénien « qui n'avait pas étudié les lettres humaines », était de ces pauvres ignorantes gens, qui pouvaient d'autant plus facilement être amenés à crier sur la trinité, qu'ils ne connaissaient point la religion, « *vere Deum nesciunt !* »

Il était inévitable, au temps où il vivait, que Parthénien évêque de Lampsaque souscrivit à quelque formule Antinicéenne, celle de Rimini par exemple. La chose n'est mentionnée, il est vrai, nulle part. Mais on a vu quels liens unissaient Parthénien à Hypatienus d'Héraclée. Alors qu'Hypatienus n'est qu'archidiaque, Parthénien lui prédit comme

au plus digne qu'il succédera à l'évêque d'Héraclée, et il le comble de ses bénédictions. En revanche, quand Parthénus meurt, Hypatianus, qui est devenu évêque d'Héraclée, passe immédiatement la mer et vient présider aux funérailles de son saint ami. Or cet Hypatianus, que Tillemont fait monter sur le siège d'Héraclée en 355, est le même que nous rencontrons en 359 à Sirmium en compagnie des pires ariens, Ursace, Valent, Marc d'Arethuse, Georges, évêque intrus d'Alexandrie, et les autres instruments de la chute du glorieux vétéran de Nicée, Osius. C'est le même qui, déposé en 360 en même temps que Macédonius et les prélats semi-ariens, victimes de l'habile tactique d'Acacius, provoque en 364 la tenue d'un concile semi-arien, et où donc? à Lampsaque. On voit par là si Héraclée et Lampsaque étaient des sièges inféodés au semi-arianisme.

Cyzique, siège métropolitaine de Lampsaque, ne le cédait en rien à Héraclée. Cyzique en effet avait donné son évêque, Geminius, pour remplacer sur le siège de Sirmium Photin déposé, ceci en 351, par l'empereur Constance et le parti semi-arien. Geminius avait été remplacé à Lampsaque par un autre semi-arien, ancien officier de la cour de Constance, et dont l'historien Sogomène nous apprend qu'il se montra dans son évêché « des plus violents à poursuivre les partisans du *consubstantiel* », les orthodoxes. Semi-arien, il fut déposé, en 360, du même coup qu'Hypatianus d'Héraclée, et eut pour successeur temporaire le grand maître du parti arien intransigeant, Eunomius, lequel du reste séjourna à peine dans sa ville épiscopale, si fort fut le scandale que son élection y souleva!

De ces quelques faits il résulte que les deux évêques, les deux métropolitains, celui d'Héraclée et celui de Cyrique, qui donnent à Parthénus, après tant d'autres preuves de sympathie, une si solennelle marque de communion que de venir assister à ses funérailles, sont deux prélats indubitablement opposés à la foi de Nicée, deux prélats semi-ariens.

Il faut conclure : Parthénius était un semi-arien comme eux.

On me dira : l'erreur de Parthénius est surtout l'erreur de ses amis, et il ne saurait, étant donné la simplicité de notre saint, diminuer la vertu de sa sainteté. Cyrille de Jérusalem a été lui aussi compromis par ses amis : il a été l'ami de Patrophile de Scythopolis, de Georges de Laodicée, de bien d'autres prélats engagés à fond dans l'arianisme militant ; et s'il ne l'a pas été d'Acacius, c'est pour des motifs extérieurs à la doctrine. Ces charges énormes n'ont point détourné l'Eglise catholique de recevoir Cyrille dans le canon de ses saints. — A quoi je réponds : Cyrille a vu la foi nicéenne restaurée dans tout l'orient grec par le concile de Constantinople (381), il est mort dans la communion de l'Eglise universelle pacifiée. Parthénius est mort sûrement avant cette restauration. Puis, les *Catéchèses* de Cyrille, qui sont d'une si pure orthodoxie, ont plaidé pour l'évêque de Jérusalem ; et l'Eglise, à défaut d'autre raison, aurait pu n'écouter que cette voix éloquente. Parthénius n'a pas laissé fut-ce un prône, et son biographe n'a pas cru devoir nous dire fut-ce un mot, qui témoignât des sentiments théologiques de ce simple et vaillant homme.

Il mourut après avoir de longues années peiné pour la propagation du nom de son Seigneur Jésus Christ, après avoir guéri des malades et ressuscité des morts au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, sans s'être peut-être jamais demandé ce que voulait dire le mot essence, ni quelle conséquence il y avait à croire à l'*homoousie* ou à l'*homoiousie* du Père et du Fils. Il avait prêché Jésus Christ avec tout son cœur et une théologie qui n'était qu'apostolique. Puis, cet homme à miracles une fois mort, des clercs d'Héraclée ou de Cysique, des clercs de grandes villes, des clercs subtils et controversants, accaparèrent la mémoire de cet homme de Dieu et firent valoir sa sainteté et ses miracles en faveur de la doctrine théologique qu'ils défendaient. La guérison de Daphné ou de Calliopé servirent à recruter des adeptes à la doctrine



d'Hypatianus ou d'Eleusius, comme les guérisons opérées par Théophile l'Indien à recruter des disciples à Eunomius ! Ainsi l'entend la logique des sectes.

Mais un jour vint, et il vint vite, où la doctrine d'Hypatianus et d'Eleusius se trouva être chose finie, et c'en fut fait aussi de la renommée posthume de Parthénius. Les Catholiques répugnèrent à accepter les dévotions des Semi-ariens disparus. Parthénius, non plus que Théophile l'Indien, non plus qu'Eustathe d'Epiphanie, non plus que Patrophile de Scythopolis, non plus que Léonce d'Antioche, non plus que tant d'autres personnages tenus pour saints par les Semi-ariens, ne retrouva de place dans les églises du Christ consubstantiel. Les martyrologes et calendriers catholiques ne feront nulle part mention de saint Parthénius de Lampsaque.... Et M. de Tillemont, qui était jansiniste, ne lui ouvrira qu'avec mauvaise grâce le paradis de ses Messieurs.

Je crois cependant le Père Bolland plus juste quand il replace très franchement la vie de Parthénius dans les *Actes des saints*. La critique passe à si bon droit pour avoir l'habitude de dénicher les bienheureux, qu'il faut lui savoir gré d'en restaurer quelques uns, et lui être reconnaissant d'autoriser non seulement les gens de Lampsaque, — s'il en est encore et qui prient des saints si antiques, — mais bien aussi les érudits et les dévots de la vénérable antiquité à relever l'autel de cet évêque fils de pêcheur et patron des marins de la Propontide.

---